HENRY MAUBEL et JAMES VANDRUNEN

---

# OCTAVE PIRMEZ

## IMPRESSIONS — SOUVENIRS

Il est des âmes placées
aux confins du monde invi-
sible et toujours ensevelies
dans la pénombre...
*(Les Feuillées.)*

IXELLES-BRUXELLES
IMPRIMERIE GÉNÉRALE, G.-J. HUYSMANS
*131, Chaussée d'Ixelles, 131*
*MDCCCXCVII*

MAD-820

MLA
2820

OCTAVE PIRMEZ

CET EXEMPLAIRE A ÉTÉ RÉSERVÉ

A Albert Mockel

HENRY MAUBEL et JAMES VANDRUNEN

---

# OCTAVE PIRMEZ

## Impressions — Souvenirs

Il est des âmes placées
aux confins du monde invi
sible et toujours ensevelies
dans la pénombre...
*(Les Feuillées.)*

IXELLES-BRUXELLES
IMPRIMERIE GÉNÉRALE, G.-J. HUYSMANS
*131, Chaussée d'Ixelles, 131*
*MDCCCXCVII*

*Voici deux courtes études.*

*L'une est un portrait pittoresque fait d'observations sur des souvenirs; l'autre est une monographie spirituelle, une méditation.*

*Nous les publions en signe de fidélité au poète de la pensée, à l'écrivain que nous aimons.*

# Un Portrait

PAR

JAMES VANDRUNEN

La pensée c'est la vie; la page d'un livre doit être vivante comme la prairie ..

Celui qui étudie la nature de l'esprit est réaliste bien qu'il vive dans la philosophie et les vastes champs imaginaires : il cherche une vérité absolue pour s'y affermir...

(*Les Feuillées.*)

J'ai eu l'occasion précieuse de voir Octave Pirmez, de le connaître dans des conditions extra-littéraires, — et ma jeune curiosité a pu, embusquée dans une dissimulation, très à loisir, braquer sur lui une sournoise observation... Voici les circonstances. En 1879, une Compagnie de construction m'avait confié les études du projet de chemin de fer devant raccorder le terminus de Tamines-Mettet à la ligne du Grand Central à Acoz. Le premier piquetage tracé sur le terrain, après Biesmes, descendait de Villers-Poteries dans la station d'Acoz, — coupant un angle du parc

tranquille et majestueux où Pirmez promenait ses flâneries et ses méditations. Avant de traverser les haies qui ceignent cette partie boisée du domaine, je fus — annoncé par un de mes hommes — trouver le propriétaire pour exhiber les papiers signés et timbrés constituant titres réguliers...

Octave Pirmez, en veston gris sombre, collant, le feutre un peu sur l'oreille et le fusil à l'épaule, était impassible, planté au milieu d'une cour rectangulaire, ouverte sur un côté et dont une face était, en manière de jardin zoologique, un alignement de cages, de chenils grillagés, de niches où vivait, remuait, tapageait une singulière collection de chiens, de renards, de sangliers. Autour du maître, gambadaient d'autres chiens, d'assez méchante mine, qui, seuls, se précipitèrent à ma rencontre avec des grognements, des ardeurs agressives et un exposé de crocs, le tout fort mal accueillant. Le châtelain n'eut pas un mot pour contenir sa meute, — et je me souviens d'avoir pris dans les bras du porteur qui me suivait un jalon ferré pour être en mesure de répondre à des menaces si tumultueusement aboyées.

Octave Pirmez écouta ma requête avec une souveraine distraction et me coupa la parole pour déclarer net que les affaires du château ne le regardaient point et qu'il était seul au logis, pour l'instant... La conciliation était dans mes instructions : je dus me retirer sans réponse obtenue.

Voilà comment ma première impression fut que j'avais affaire à un ours.

Un des jours suivants, pour tout tenter avant d'avoir recours aux offices banalement administratifs d'un garde-champêtre, je risquai une nouvelle démarche et je revins à la porte curieuse, ancienne, en planches grises et ferrées, chargées d'une chouette clouée, aîles éployées, J'avançais avec ennui et inquiétude... Octave Pirmez se promenait, un livre à la main et sans suite de quadrupèdes. Il vint à moi, m'ayant tout de suite reconnu, et je trouvai un homme affable, amadoué, accueillant avec une gentillesse assez sincère et franche pour me faire comprendre qu'il n'y avait là aucune tactique de rural, non un changement de batteries, une manœuvre. Simplement, son humeur était orientée suivant un autre azimut; il était viré

comme ça, et j'arrivais à un bon moment, car, vraiment, il semblait désirer et accueillir avec satisfaction la visite d'un inconnu. J'ai supposé depuis que j'apportais une soulageante diversion à l'obsession, au découragement d'une morose songerie.

Ainsi, ma deuxième impression fut que l'ours était fantasque.

Pour me montrer le parc, il m'engagea à une promenade d'exploration. Mais, sous ce prétexte de visite du domaine, il me retint dans une même allée, parcourue et reparcourue, à petits pas, — et il parlait, il bavardait avec la faconde de quelqu'un qui veut s'étourdir. Cette conversation fut un étonnement. L'idée d'un chemin de fer — bien qu'une voie ferrée longeât déjà le parc — lui apparaissait singulière et inquiétante ; il entreprit de me démontrer l'inutilité de tout le travail que nous entamions... Un chemin de fer, c'est de l'agitation industrielle ; l'industrie, un ensemble de bruits et de combinaisons dont tout l'effort est le chiffre d'une recette. Un chemin de fer n'est jamais intelligent. « Vous croyez encore à la science et à sa

pratique parce que cela vous est affirmé sur un diplôme tout frais, — mais vous verrez et vous comprendrez plus tard : il n'y a que le sentiment dans l'existence... »

Nous nous quittâmes sans avoir en rien avancé les négociations ; le soir, dans le cabaret de mon auberge, chez le père Xavier Daffe, je notais le thème de cette causerie me disant qu'en définitive, l'ours était fantasque mais bien intéressant. Telle fut, d'abord, l'impression que me donna le châtelain d'Acoz.

A cette époque, je n'avais rien lu des œuvres de Pirmez. Je ne savais pas quel esprit j'avais la bonne fortune d'approcher, et c'est en partie certainement, pour tenter de connaître et de pénétrer cet homme indébrouillable que je me mis en quête de ses volumes.

Cependant, mes travaux en campagne et ses promenades amenèrent des rencontres, des conversations, de la sympathie. Parfois, de loin, me voyant dans les jalonnements donner des coups d'équerre et lever du parcellaire, il arrivait, presque toujours en costume de chasse, les guêtres

nettes, le fusil luisant, le feutre à petits bords mis un peu de travers sur des cheveux fins qui bouclaient aux tempes. La figure était délicate, infantile avec une fatigue douce dessinant la tension de l'esprit. Il avait le regard subtil dans des yeux petits et vifs, une voix frêle et un sourire un peu souffrant, un sourire qui connaît les sourdines à imposer à toutes les joies de cette vie. Sa tenue, toujours soignée, était celle d'un chasseur qui suit les bonnes routes et évite la boue. Le grand chien qui l'accompagnait, sachant parfaitement que son maître avait des distractions miséricordieuses au gibier, ne se fatiguait pas sans injonction formelle.

Nous étions en plein automne; dans ce beau pays d'Entre-Sambre et Meuse, les somptueuses journées d'octobre étaient d'une pénétrante mélancolie; et le philosophe, avec son inutile appareil de chasse, prétexte à grandes courses sans but, survenait au milieu de mon travail, les jours où la solitude lui pesait. Il me demandait si j'étais bien sérieusement occupé, me donnait tort, gravement, de perdre de si majestueuses heures, affirmant qu'il faut savourer le beau temps; — et il m'em-

menait, jusqu'à la tombée du soir, en des promenades tranquilles, régulières, contemplatives, parfois jacassantes, parfois obstinément muettes. De ces courses, il m'est resté des notes griffonnées le soir dans un carnet de nivellement, des souvenirs, des impressions retrouvées et confirmées plus tard dans la lecture de *Rémo*, des *Jours de solitude*, des *Feuillées*.

Ces promenades n'étaient donc pas toujours des envies de causerie. Parfois, le silence persistait, têtu, et l'attention de mon compagnon de marche était bien loin ; néanmoins, il lui était secourable de savoir une pensée à son côté, de savoir qu'il pourrait prendre un avis, essayer dans la discussion la résistance d'un morceau d'idée. Ces promenades m'ont aussi paru, d'autres fois, un besoin de mouvement pour des réflexions agitées qui elles-mêmes ne pouvaient rester en place. Toute méditation ramifiait en son cerveau une multiplicité de commentaires embrouillés de déductions ; les hypothèses se présentaient en grappes et il ne savait par où commencer. Devant un problème, il avait des impatiences, des emportements rageurs,

comme une femme devant la résistance d'une serrure. Et quand « cela n'allait pas » il tombait dans la grognerie, dans la maussaderie brutale de ses jours de mauvaise humeur. Une nervosité, avec un suraiguisement des sens, était la dominante de cette nature curieuse et anxieuse, et lui donnait l'agitation et aussi la versatilité immédiatement remarquable. Mon étonnement n'a jamais constaté en lui le calme intérieur du penseur, le pacifique recueillement. Ses moyens d'analyste étaient ceux d'un fébrile qui n'entre pas dans un sujet, mais en fait le tour. Comme les esprits de l'*a priori*, il était captivé et arrêté par les dehors, par l'aspect. Le sentiment et l'impression étaient ses guides, ses indicateurs préférés ; il le reconnait quand il dit, dans *les Feuillées* : « On a observé » que les grands hommes étaient fils de leur mère, » sans doute parce que c'est la mère qui donne » l'éducation à cet âge de la vie où les impressions » sont ineffaçables, car c'est dans le sentiment » qu'il faut chercher le mobile des nobles pensées » et des actions héroïques. »

Il ne scrutait pas l'intime composition, le cœur

des choses, mais restait dans l'entour, dans l'atmosphère. L'infiniment petit devenu négligeable, les ensembles seuls formaient expression. Ainsi, il aimait l'espace et éprouvait le besoin de l'étendue, du grand air. Le plus ordinairement, dans nos marches par ce pays vallonné, sa parole se calmait durant la montée des chemins en rampe, quand, devant nous, un versant barrait le ciel; mais, parvenu au sommet de la côte, à la crête, quand l'horizon se découvrait, il s'arrêtait, — et il parlait devant le déroulement du paysage. Il a, du reste, écrit qu'il préférait l'hiver, parce que la verdure envahit et diminue l'espace.

On peut deviner ainsi comment cet écrivain fut un excessif; il voyait grand; il multipliait par de vastes coefficients personnels et arrivait à la pensée ambitieuse et gonflée, à l' « envie d'ailes » avouée par ce curieux amplificateur qui a dit un jour : je voudrais être géant!

Ses enthousiasmes en vertiges et son emballement pouvaient provenir encore de la sensation d'étourdissement que lui donnait la vie; il sentait un tourbillon de choses intéressantes à voir toutes,

et il perdait la tête, laissant girouetter sa pensée; d'où, cette humeur fantasque... « Nous vivons de » confiance étourdis que nous sommes par le tour- » billon des choses passagères qui nous envelop- » pent. » L'homme se révélait en écrivant : « La » dureté et le fanatisme se tiennent aux seuils de » nos demeures épiant nos inclinations. Un jour, » nous devenons leur proie et nous abondons en » raisonnements pour nous justifier et nous forti- » fier en nos desseins. Quelle est la conviction » profonde dans le surnaturel qui n'entraîne avec » elle le fanatisme? Et quel ridicule objet, enflam- » mant notre esprit, ne peut enfanter des haines » implacables? Il est des hommes qui, pour s'être » ancrés sur une opinion dont ils ne sont pas même » sûrs, s'irritent des variations de la pensée d'au- » trui. D'autres voient le scepticisme dans les » pérégrinations d'un esprit sincère qui cherche, » sur la grande fondrière un sentier ferme. Ils » sont alors portés à trouver contradiction là où » il n'y a que dissemblance. Volontiers, ils diraient » que la tristesse contredit la joie, l'aube, la nuit, » le printemps, l'hiver. Ce regard circulaire et

» patient, sans cesse ouvert aux changements
» successifs qu'amène le cours de la vie, ils ne le
» possèdent point. Comme le verre grossissant de
» la lentille, qui jette des lueurs sèches et ardentes,
» ils ne font que brûler, d'un maigre rayon, l'objet
» qu'ils devraient féconder. Et c'est l'éternelle
» histoire du monde : chacun se croit fort en n'étu-
» diant point son cœur et en ne doutant point
» de son esprit. Ah ! soyons donc un peu scepti-
» ques sur nous-mêmes, si nous voulons devenir
» croyants devant Dieu et indulgents envers les
» hommes ! »

Pirmez s'efforçait de s'élever assez haut pour embrasser le tout, et, en spiritualiste, considérer une nature symbolique, réconfortante, Le détail, il ne voulait le voir que comme le bout d'une révélation que le grand mystère laisse passer. Il avait un non intérêt pour le fait, pour le phénomène matériel. Les combinaisons positives des lois physiques étaient du domaine vulgaire, la précision lui semblait banale, faite pour être comprise de tous. Une démonstration, une expérience devenait la réduction d'un phénomène mis à la portée des

convictions du premier venu ; et il estimait qu'il y avait presque du comique et de l'enfantillage à mettre la nature dans des creusets sur un fourneau et dans des tubes à réactifs comme dans les petits pots d'une cuisine ridicule en dépit de son titre pompeux de chimie. La matière, cette « épouse inséparable » le gênait ; il voulait s'en dégager pour ne s'arrêter qu'aux idées qui peuvent germer dans les faits ; et j'ai remarqué combien ce romantique de la philosophie, — qui donnait une existence au paysage et se faisait un ami, un confident d'un coin de bois ou d'une sinuosité de ruisseau — procédait par personnification en sentimentalisant les choses, en prêtant des douleurs, des résignations, des desseins à toute matérialité. J'ai retrouvé cette méthode dans cette page très belle des *Heures de philosophie :* « Nous croyons » surveiller nos horloges : ce sont elles qui nous » observent, froides et impassibles devant nos » ardeurs et nos souffrances. Leurs sonneries sont » autant d'avertissements pour qui les veut entendre. A chaque heure nouvelle, elles nous crient » de leur timbre argentin, que la mort a fait un

» pas vers nous et que nous nous enfonçons d'une » ligne dans la terre ténébreuse. La nature moins » cruelle procède par nuances et nous mène par » gradations insensibles de l'aube au crépuscule. » C'est nous-même qui avons accentué la marche » du temps, en imaginant, avec notre esprit » mathématique, ses divisions et ses subdivisions. » Au palais aussi bien qu'à la chaumière, l'horloge » mesure à chacun les plaisirs et les peines. Cet » effrayant meuble, debout dans un angle de la » chambre, comme un intendant de la mort, tient » compagnie aux enfants et aux vieilles gens, qui » ne songent guère à sa fatalité. Beaucoup portent » sur leur poitrine une petite montre de métal qui » fait entendre son froid tic tac non loin de ce » cœur de chair et de sang, — autre mesureur de » la vie — agité de nos joies et de nos chagrins. » Mais, d'une part, c'est le temps inexorable conçu » par notre pensée; de l'autre, le temps modifia- » ble qui vit en nous et forme une qualité de notre » être d'aujourd'hui... »

Le calme de celui qui écrivit : « le grand instructeur, c'est le silence » n'était qu'une appa-

rence. Bien que passif par sa nature réceptive, il était un agité mental, un pensif turbulent avec de naïves exaltations, ce défricheur d'inconnu qui, docile, à la suite de son inspiration, avançait avec l'émoi de tout ce qui peut se lever devant les traques dans les buissons de la métaphysique. Il était complexe analyste de rêves, toujours hérissé d'inquiétudes. Pour son imagination fourmillante, toute question devenait si fertile que les conclusions possibles lui apparaissaient à ce point multiples de diversité et de complication qu'un agacement embarrassé du choix juste l'exaspérait. Et sur tout sujet, il se tracassait si vivement de conjectures et d'assemblages de considérations qu'il demeurait comme empêtré et énervé dans les hésitations et pris de crainte quand il fallait, dans un si grand nombre de possibilités, dire la définitive. Je le supposais n'écrivant qu'au crayon, sans appuyer, pour pouvoir toujours gommer, ayant trouvé mieux et plus exact. Jamais je n'ai entendu Pirmez affirmatif délibérément, — si ce n'est dans l'assurance de la densité des doutes et des inquiétudes, sans dresser devant un point grave, la pen-

sée nette d'un esprit directeur et d'une volonté.

Un jour, sur le chemin d'Oret, me parlant de l'effarement déroutant des grandes villes, brusquement, il fit halte et me toisant avec une perçante curiosité, moi, docile auditeur n'ayant soufflé mot, il me dit de sa voix menue :

— Vous devez être nerveux ?...

Il cassait net son discours pour me viser, quand je ne me croyais en cause d'aucune façon.

Bien des fois, les mots par leur inattendu, indiquaient que son attention pivotait, embrassant un ensemble de choses situées à l'opposite, sans corrélations apparentes ; son idée faisait un saut et allait chercher, tout là-bas, peut-être au hasard, le détail, la note qui manquait. Il paraissait, voulant tirer parti de tout, amasser des indices, des traits, des notules infimes, des riens, le tout jeté en amoncellement d'indications ; il entassait le détail en bric à brac de documentation, estimant tout bon à consigner, convaincu que rien n'est muet dans la nature et que partout on doit obtenir une réponse.

Rien ne pouvait rester banal dans le renseigne-

ment ; aussi, se montrait-il questionneur insatiable. Je me rappelle avec précision que, plusieurs fois, après des silences dont la persistance devenait une gêne, j'avançais une phrase, un engagement de conversation, et il me répondait par une demande sur un sujet éloigné ; ou bien, il brisait une discussion par une interrogation à brûle-pourpoint, presque baroque, mais qui, manifestement, pour sa conscience, remettait tout en question devant une échappée nouvelle ouverte dans l'aspect du problème. Une idée surgissait, et aussitôt il collationnait par information ; il voulait comparer sa sensation à celle d'autrui ; il cherchait l'appui d'une confirmation, — et il interrogeait le passant comme il aurait feuilleté un dictionnaire. Du reste, il ne dissimulait pas son constant désir de voir dans autrui, de confronter des avis, des goûts, des sentiments de personnalités diverses et de tempéraments opposés. Sa prolixité d'occasion était une « escrime oratoire » contre l'ignorance du réel. Cette ignorance restait son adversaire obstiné, exaspérant; le philosophe, dans la fièvre de savoir et de comprendre, éprou-

vait le besoin de scruter, de retourner une impression pour en connaître l'envers et la trame...

Par contre, et précisément par la valeur attribuée à ces interrogatoires, il redoutait les questions qui le touchaient, — et qu'il recevait comme des agressions. Il déclare : « des gens ne vous interrogent que pour glisser un regard indiscret dans vos plus secrètes douleurs. »

Toujours, il m'a répondu avec un malaise, une contrainte semblant ou bien la résistance faite à une tentative de crochetage devant une intimité barricadée, ou bien l'hésitation d'un scrupuleux dans le choix entre plusieurs réponses possibles.

Octave Pirmez, dans son calme et sa douceur d'apparence, portait le tracas et la fiévreuse souffrance du besoin impérieux de savoir et de comprendre.

Le sujet que travaillaient passionnément ses analyses patientes et minutieuses était l'imprécis ; sa volonté demeurait tenace à chercher la condensation des choses vagues, devinées. Il poursuivait l'observation par le sentiment pour délimiter

l'indiscerné, préciser et peser ces sensations que nous n'avons que fragmentaires, et suivre la trajectoire de concepts passagers, mobiles en nous, amenés par les événements extérieurs et passant — comme des paysages vus par la portière d'un compartiment de chemin de fer et ne montrant qu'un ensemble rapide, fuyant. Il inventoriait les ténèbres de l'existence. Il prétendait consigner les choses qui doivent exister, latentes, non accessibles, que nos doigts ne peuvent toucher mais que des impressions affirment et dont le trouble épand de vagues frissons. Il fouillait les contingences qu'il ne faut pas expliquer : on doit deviner, se convaincre et établir des axiomes. L'indication de cette sensibilité est dans ce passage : « Une » pensée, pour être profonde, doit en éveiller » beaucoup d'autres. On ne doit jamais être trop » explicite dans les choses de l'âme : il faut les » faire sentir plutôt que les définir, laissant tou- » jours un coin obscur par lequel l'esprit du lecteur » puisse pénétrer au monde invisible et voir » s'agrandir le champ de ses propres réflexions. » Mais cette faculté de faire *entrevoir* n'appar-

» tient qu'à ceux qui joignent à un sentiment » embrasé une prudence extrême. La littérature » de seconde main n'a pas la puissance de réveiller » l'immensité qui est assoupie en nous; elle ne » pénêtre pas jusqu'aux racines de notre vie; elle » est impuissante à nous ouvrir la perspective de » l'infini..... Le génie seul trouve de ces images » qui font frémir devant l'énigme de la destinée ».

Le solitaire d'Acoz — qui a dit : « le penseur est dans l'infini, dans l'étendue mouvante et illimitée » — avait la certitude de vies éparses autour de nous, et il voulait être le naturaliste de ce spiritualisme. En Pirmez, on découvrait vite l'artiste qui s'est donné dans les *Jours de solitude* et le philosophe, le penseur qui s'est décrit dans les *Heures de philosophie;* et sa vraie volonté était d'unifier les deux conceptions d'assembler et de superposer les deux points de vue pour obtenir une quintessence, une vérité centrale, le ferment premier de causalité.

Ses causeries comme son œuvre ont été l'instruction du mystère, l'examen de l'enveloppe de la vie. Ses dissertations curieuses m'ont laissé le

souvenir autant du pittoresque des mots que de la forme de la pensée dans la phrase même déviant au moindre incident, déblayant une théorie générale puis disparaissant dans un silence qui poursuivait la discussion pour lui seul. Certes, il rencontrait des émotions plus vives dans le rêve que dans la réalité. Mais cette réalité, malgré ses imprécations, ne le choquait pas ; il la prenait comme matière à commenter, comme terreau d'idées qui s'épanouissaient souvent dans une confusion entre le réel et l'illusion. Je l'ai entendu soutenir que nous ne savons pas où finit le réel, où commence l'idéal. On retrouve cela dans les pages où Pirmez développe ce qu'il appelle la « germination de notre pensée. » En bien des endroits de ses travaux, on voit exprimé douloureusement le doute sur la notion de la vérité, la pluralité des vérités, la vérité essentielle et la vérité humaine. Devant cette constatation, il demeurait déconcerté, — mais têtu à vouloir deviner, dressant sans trève des interrogations devant de nouvelles incertitudes menaçantes. Là, fut le tourment de ses longues et remuantes journées de

méditations : il regardait ses rêves en épaves d'inquiétudes flotter à la dérive sur des marais de doutes, ce tranquille agité qui a consumé sa vie mentale à vouloir renverser, s'y prenant de toutes les manières, l'impassibilité du Sphynx.

Plus tard, j'ai retrouvé mon compagnon de promenade, — et il me semblait entendre ses accents de conviction et le son de sa voix, — quand j'ai lu cette page, le plus clair miroir de tout l'intime de sa pensée :

« Les penseurs endurent le supplice des sourds : » ils voient la nature remuer à leurs yeux sans » en comprendre les expressions multiples. Par » intuition naturelle, ils sentent que les formes, » mouvementées par la métamorphose, sont » comme les phrases d'un discours éternel. Une » curiosité ardente les ronge ; tout les sollicite » à chercher, découvrir, connaître, et tout les » arrête et les repousse en leurs efforts investiga- » teurs. La chenille qui arpente, le bouton qui » éclôt, la poussière qui tourbillonne, la fauvette » balancée dans les frêles branches, le lion efflan- » qué s'allongeant sur sa proie, l'étoile, la neige,

» la mousse, le roc, l'eau courante... que de
» paroles incomprises ! Mais l'œil de chair ne fait
» que pressentir une vision d'outre-monde, et ne
» *voit* point. Voir n'est comprendre que pour
» l'état de perfection absolue. Or, l'homme qui
» regarde en méditant est frappé du sentiment de
» son imperfection et de son impuissance. Par
» delà son horizon spirituel, il croit entendre
» vaguement, dans le lointain, une musique har-
» monieuse. Il voudrait s'en approcher pour en
» distinguer les mélodies. C'est alors qu'une voix
» intérieure l'arrête par ces mots : *Non procedes*
» *amplius* ! Il se demande s'il est déchu ou s'il
» n'est pas encore arrivé. — Déchu plutôt, tombé
» d'un astre où était cet eden dont il a gardé un
» souvenir inconscient. De là, ses mélancolies,
» son regret du passé et ses appréhensions de
» l'avenir. L'éducation dogmatique n'est pas la
» cause de son inquiétude superstitieuse. Le bar-
» bare au milieu de la forêt agitée par la tempête,
» ou en présence des flots en tumulte, songe
» instinctivement au grand problème. — Com-
» ment me trouvé-je en un tel gouffre d'effroi ? —

» telle est sa pensée intime; telle est la voix de
» la nature. La créature sent que son âme a des
» ailes inutiles et qu'elle est la victime d'une faute
» originelle. Elle cherche la consolation en se
» rabattant au fond d'elle-même, avec humilité,
» et non en se disant que ce corps tourmenté
» gravit fatalement l'échelle de la création. La
» culture scientifique moderne voudrait le lui
» enseigner; mais son instinct y répugne. Prison-
» nière pour un temps dans la vallée expiatoire,
» elle sent son corps trop chétif devant l'univers,
» et sa personnalité spirituelle trop vivace devant
» l'infini passif, pour qu'elle ne souffre pas d'une
» telle opposition. Elle se voit née craintive et
» orgueilleuse selon qu'elle s'affaiblit ou se for-
» tifie; elle pressent qu'il en doit être ainsi tant
» qu'elle n'aura pas dépouillé se vêture mortelle. »

# Méditation

PAR

HENRY MAUBEL

La terre s'épanouit en arbres et en fleurs, et l'homme en pensées et en sentiments...

(*Les Feuillées.*)

C'est un devoir religieux d'honorer ceux qui sont venus avant nous par nos chemins.

C'est une joie de pouvoir les aimer, de sentir que leur cœur a l'âge du nôtre et que nous vivons de la plupart de leurs pensées. Alors, le feu que nous avions allumé pour eux nous reconforte de sa chaleur, nous anime de la beauté d'une flamme toute fraternelle.

De l'admiration nous attache à Octave Pirmez ; de l'affection aussi. Il nous semble que l'étendue nous sépare de lui plutôt que le temps et quand nous voyons ses tristesses nous avons envie d'aller le consoler.

Comme s'il pouvait entendre nos consolations, comme s'il en avait besoin !...

En vérité ses nostalgies ne signifient point des défaillances.

Il a eu l'énergie de se surmonter sans cesse et de rester fidèle à son idéal. C'est pourquoi sa voix résonne jusqu'à nous. C'est pourquoi, en refaisant à rebours le chemin qu'il a parcouru, nous admirons la ligne pure que trace sa vie essentielle à travers les accidents du paysage.

Sans doute, il eût été doux à son âme ingénue d'entrer en communication avec les âmes du lendemain, de connaître les esprits qui recueilleraient son œuvre et de suivre le sillage de sa pensée au loin sous la lumière des temps nouveaux.

Il n'a pu avoir que le pressentiment de cette joie.

Il y avait, à son époque, quelques écrivains en Belgique ; il n'y avait pas de famille littéraire. Il n'y avait pas les traditions d'une telle famille, il n'y avait pas ce qui en propage la vie.

Le public, surtout, n'existait pas qui fait un milieu acoustique à la pensée des écrivains.

Il entretenait pour lui et les siens une oasis autour de laquelle rayonnaient des lieues de désert.

Lorsqu'il mourut, ceux qu'il eût peut-être adoptés comme ses enfants commençaient à écrire. Il les a vu venir à lui et s'en est étonné parce que quelque chose de leurs vues esthétiques lui semblait en désaccord avec les siennes. Pourtant, il les a accueillis avec bienveillance et il s'est réjoui du réveil littéraire et de la fièvre d'art des années nouvelles.

A ce moment, suprême, il a pu pressentir que des livres où il avait mis tant d'amour ne seraient pas stériles et que quelque chose procéderait de lui.

« Chacun ne parlant qu'aux siens, dit-il, nous n'aimons pour consolateurs que les esprits qui ont partagé nos rêves. »

Cette phrase, si digne en sa tendresse, nous dit quels rapports il cherchait en écrivant et comme il voulait, avant tout, rester en harmonie avec lui même.

Cela dit bien :

J'attends ceux qui aimeront ce que j'aurai aimé. Aimer c'est comprendre. Que ceux là entretiennent le feu de mon autel. Les autres n'en approcheraient que pour l'éteindre.

Voilà le sentiment essentiel par lequel il s'accorde avec bien des artistes d'aujourd'hui.

Un poëte français écrivait récemment : « Jamais plus que de notre temps, les sympathies qu'on appelle, — faute de mieux certes, — littéraires, n'auront été plus vives. Moins exclamatoires qu'au temps du romantisme, je les crois plus profondes et comme plus religieuses. »

C'est peut être un de ceux qu'Octave Pirmez attendait.

Dans leur façon d'être, ils ne sont pas sans analogie. Ils ont tous deux le désir du dépaysement, le désir du silence, le dédain de ce qu'on nomme le succès, je veux dire ces manifestations frivoles tout extérieures qui ne peuvent plaire à un esprit un peu élevé.

Des écrivains de cette qualité n'appartiendront jamais à la foule.

C'est en des régions sociales recueillies et de

sentiment délicat qu'il faut qu'on cherche les personnes qui propageront, d'intimité en intimité, leurs livres.

Ces livres purifieront l'atmosphère autour d'eux. La foule en sentira tout de même sur elle comme un parfum.

C'est donc pour quelque chose de meilleur qu'une distraction passagère que nous ravivons ces souvenirs. Nous avons un écrivain de génie personnel à entourer, à célèbrer, quelqu'un qui n'a pas cru que sa vie n'était que pour lui seul et qui n'a pas voulu s'en rapporter tous les fruits, quelqu'un qui a été fidèle à l'avenir, qui s'est gardé et passionné pour nous... Si nous l'aimons... et n'est-ce pas le sentiment de beaucoup de personnes ?...

S'il y en a auxquelles ces livres sont encore étrangers, je souhaite que, sans se contenter d'être renseignées, elles cèdent, tout à l'heure, à la tentation de connaître ce que leur auront désigné quelques notes en marge des pages, telle l'inscription au bord de la route pour indiquer une maison hospitalière aux voyageurs.

Ici l'on accueille tous ceux qui cherchent autre chose que la gaîté banale du grand chemin.

La maison est à l'écart ; la façade en est simple afin que les passants vulgaires ne s'y arrêtent pas ; on aperçoit, à travers les massifs, les reflets du couchant dans les fenêtres basses.

Le jour décline. Le soleil se trouble à l'approche de la terre. La grande foule a passé.

Des arbres s'allongent en travers de la route. Les hommes marchent courbés sous une invisible main pesante et douce. Ils devinent la maison sans orgueil, la maison de bonté qui les préservera du froid de la nuit et ils y entrent.

Du dehors, la maison leur avait paru petite. Pourtant sa physionomie intérieure, ses images, les proportions harmonieuses des objets qui l'animent reculent infiniment dans le songe les bornes de la vie quotidienne.

Est-ce une maison enchantée ?

Peut-être qu'une fée y habite dans le mystère et le silence propices aux émotions spirituelles !...

Ceux qui croyaient s'enfermer en y entrant, se sont délivrés. Ils y resteront longtemps et ne s'en iront qu'à regret.

L'œuvre d'Octave Pirmez est cette maison, cette

« maison de vie » disons-le — en usant d'une expression consacrée par les poëtes, — de vie méditative où le calme uni de la pensée tempère les passions, de vie forte et fidèle où le corps, sans rien sacrifier de sa nature, passe avec des gestes sourds, avec des paroles étouffées sur le fond lumineux de l'esprit.

***

Toute la vie littéraire de Pirmez est caractérisée par le titre d'un de ses livres : *Jours de solitude.* Mais ce mot *solitude* il faut l'interprêter. Ce n'est pas la solitude amère d'un abandonné de l'existence. Les apparences heureuses sont partout autour de lui, à la portée de ses mains, de ses yeux, de son cœur pour le tenter.

Son esprit l'en éloigne.

Son esprit vit sur un plan supérieur et y attire le restant de son être.

Il va, la tête et la moitié du cœur dans la clarté et c'est ce cœur, ce pauvre cœur mi-parti d'ombre et de lumière, ballotté entre l'humain et le divin, passionné puis calmé, qui réclame la solitude et le

silence comme des conditions de son accord avec la pensée du poëte.

La recherche de cet accord, c'est le fond de l'œuvre.

Pirmez n'est pas un révolté.

Pourquoi et contre quoi le serait-il puisqu'il s'est voué à une œuvre spirituelle dont les meilleurs motifs sont en lui ?...

Ce n'est pas le mouvement de haïr, c'est le mouvement d'aimer qui l'entraine hors de la société vers une vie moins mesurée, moins contrainte où il pourra donner l'essor aux créatures de son rêve.

Tendu de tout son être vers une sphère plus harmonieuse, il fuit un monde avec lequel il se sent en fausse relation. On dit qu'il déteste les hommes. C'est une erreur. La notion de l'harmonie est relative.

Des peuples se réjouissent d'une musique élémentaire qui nous froisse. Est-ce une raison pour que nous détestions la musique ?... Avec les notes dont ils se servent, on a pu composer les admirables mélodies de *Parsifal*.

La profonde musique humaine, Octave Pirmez ne cessera pas de l'aimer.

Toutefois, il en transposera les accords dans la tonalité la plus dépouillée, la plus subtile, de sorte qu'elle n'ait plus de matériel que l'apparence.

En racontant sa lutte intérieure, il a fixé lui même la conception qu'elle engendre.

« Tout homme qui s'analyse sentira trembler en lui deux mondes qui se pressent dans un embrassement d'extase et de douleur. Ce charme inquiet est plus poignant à mesure que les forces de l'esprit et les instincts naturels s'approchent de l'équilibre.

» On vit alors dans un mirage, balancé entre une terre que l'esprit rend diaphane et des régions sereines où s'engagent encore les formes de la matière. »

Voilà sa vision. Elle ne le détache pas de la terre, elle l'en dégage.

Il peut faire sienne cette parole que lui écrivait un jour son frère : « Je serais seul si je n'avais ma mémoire et mon cœur ! »

Il a conçu un monde illlimité où se meuvent

avec lui vers une fin ideale tous ceux qu'il aime et une foule de créatures peuple son esprit.

Il entretient leur vie par des lectures et des voyages.

Il voyage dans le silence : « le silence est le compagnon du mystère. »

Une relation secrète s'établit entre son âme et celle des choses.

« Sommes-nous jamais seuls quand nous écoutons de nos yeux le langage éloquent de la nature? Nous conversons avec les images les plus variées. Nous cherchons dans le monde externe une concordance heureuse avec nos sentiments.

« Pourquoi étions nous charmés à la vue de cette succession de vallées et de collines qui se déroulaient à mesure que nous avancions? N'est-ce pas que nous devinions une conformité entre notre âme et ces contrées ondulées? Elles nous montraient tour à tour nos aspirations et nos défaillances. Monter un peu, puis descendre, pour remonter et descendre encore!... »

Les lectures sont des voyages d'un genre plus intime. Les livres sont pleins de paysages intellec-

tuels. Il les traverse comme en se promenant et s'arrête de temps en temps à une page, à un site pour méditer sur ce qu'il vient de voir.

On a dit que pour bien comprendre une œuvre d'art nous devons nous placer devant cette œuvre et attendre *qu'elle nous parle.*

Il y a dans toute œuvre poëtique quelque chose dont le poëte n'est pas conscient, quelque chose qui n'est pas de sa volonté.

La création poëtique est une prière, une évocation de forces dont le poëte n'est pas le maître.

Il mène son œuvre comme le pilote mène le navire. Il lui imprime une direction, mais pendant le voyage des évènements se produisent dont les effets l'étonnent.

Aussi, une belle œuvre est-elle toujours supérieure à l'homme de génie qui l'a créée. Cet homme se tient devant son œuvre avec une espèce de soumission. Il reconnaît qu'un sentiment mystérieux, irrésistible, l'a mené ailleurs et plus loin que les régions que lui avait assignées d'abord sa volonté.

A plus forte raison se tiendra-t-il ainsi devant

l'œuvre d'une personnalité différente de la sienne si cette personnalité lui est sympathique.

Octave Pirmez est riche de cette faculté féminine, de cette sensibilité par laquelle on évolue, on se renouvelle.

Il s'abandonne en toute sympathie aux créatures de son imagination. Elles sont les filles de son désir, les formes de sa passion réalisée librement dans le rêve et elles le mènent par le monde, vers d'autres créatures qui sont leurs amies, leurs sœurs et qui pourront aussi le charmer :

« Je n'entre guère aux musées que pour me charmer quelques instants et recueillir de ce charme des pensées générales. J'admire ou j'aime au passage les œuvres des maîtres, mais je laisse à un autre temps le soin de les décrire. En ouvrant mon esprit aux détails j'appellerais l'analyse qui fermerait mon cœur.

» Ne voulant point posséder, connaître ; cherchant à m'abandonner à l'objet de mon attention, je laisse mon âme s'élargir pour jouir de la poësie de l'art et m'instruire à sa philosophie. Je m'ouvre à toutes ces belles formes ; je les regarde tranquille-

ment me pénétrer, s'établir en moi comme en un asile, toujours heureux de pouvoir les abriter.

» A peine leur beauté ou leur vérité ont-elles frappé mes regards qu'elles tombent dans la nuit, comme de beaux oiseaux qui ont fendu l'air et qu'on ne doit plus revoir. Mais elles ne se sont pas évanouies : elles se sont mêlées à mon âme en ce seul instant où je les ai aperçues, en les admirant, en les aimant. Où sont-elles ? Quelles régions de mon esprit hantent-elles ? Je ne puis le dire.

» Bien que la souvenance de leur mirage ne me soit point demeurée, elle sont là, je le sens, comme des semences toujours vivantes et opérant au fond du cœur leurs mystérieuses métamorphoses. »

L'Univers est le musée immense où il contemple une œuvre de beauté infinie.

Soit qu'il explore la pensée des écrivains, soit qu'il en cherche le reflet aux pays où ils ont vécu, tout lui est motif à considération étendue et profonde.

Il s'arrête à une page, il s'arrête à un site et, en relatant ses impressions, il passe si vivement de la vie extérieure à la vie intérieure qu'on ne les sépare plus.

C'est l'union souhaitée entre l'intelligence et la nature.

Cette union harmonieuse se réalise à presque chaque page des *Jours de solitude*. Il portait ce livre dans son cœur depuis son enfance. Il l'avait conçu avant les jours mauvais du raisonnement et de l'analyse.

La sensibilité s'y épanouit en paroles savoureuses; le cœur du monde y palpite, qui met en communion les êtres et les choses.

Voici comme il parlait de son livre à un ami :

« Vous ne verrez point dans les *Jours de Solitude*, l'œuvre d'un littérateur; vous y trouverez les mémoires ou les plaintes d'un être qui se sent disparaître dans la marée montante des jours et jette sa voix aux spectateurs impassibles de la rive. Vous y verrez un enlèvement un jour de mai, sous le ciel bleu, au bord de la mer vermeille; les oiseaux chantent par dessus la tête du naufragé.

« Il doit s'engloutir dignement, faisant taire les inutiles désirs, et se tourner vers une sombre espérance, sorte de chimère, couvrant de l'ombre de ses ailes la terre reverdissante.

« Qui lira ce livre, sinon les êtres jetés hors de la vie courante, ceux qui regrettent à force d'avoir espéré.

« Quel intérêt peut-il offrir ? La science et les évènements en sont absents.

« Pour la science, la mémoire et l'étude m'ont manqué ; et quant à la vie, je ne m'y suis pas plus mêlé qu'un sot berger ; je l'ai contemplée de loin, appuyé sur ma houlette philosophique. J'ai tâché d'exprimer la simplicité, l'ingénuité par des formes sévères et contenues. J'ai évité de raisonner : l'âme s'altère aux efforts de la pensée.

« Cela dit, vous vous expliquerez la monotonie de mon élégie en prose, monotone comme la pensée de l'infini, endormeuse comme les chansons d'amour mystique que les aventuriers provençaux chantaient au temps du bon roi René. »

Le ressort de sa méditation c'est toujours l'émotion : s'unir à la chose contemplée et tirer de son extase un peu de vie nouvelle pour aviver la clarté qu'il porte en lui et qui projette ses lueurs attrayantes vers l'avenir.

« Où plongent les racines de ces beautés dont je

ne perçois que des ombres et qui s'élèvent incessamment de ma pensée comme les fleurs de la forêt au soleil du printemps?... »

C'est l'interrogation qui le trouble et l'obsède, c'est l'énigme dont il poursuivra le mot divin, mais — au contraire de son frère Remo dont nous verrons l'existence douloureuse — il ne cessera pas de croire que ce mot est au fond de nos cœurs et que nous pouvons l'apercevoir en ouvrant doucement nos cœurs à la clarté des nuits songeuses... Ces nuits dont il dit qu'elles sont la *conscience du jour*.

A ceux qui lui reprochent de passer des nuits à compter les étoiles filantes, il pourrait répondre qu'en ces nuits magiques naissent les livres qui font du bien à beaucoup d'êtres. Aux sociologues il dira qu'on tire le bonheur social du perfectionnement individuel des hommes. Aux savants, qui se contentent de vérités secondes, qu'on ne peut rien comprendre sans aimer :

« Le fond du cœur est aussi le sommet de la pensée. »

« Ceux qu'on nomme puits de science s'enfon-

cent souvent dans leur obscure profondeur sans y faire une trouvaille faute de clarté sentimentale. »

« La philosophie doit sortir de la poësie comme le fruit de la fleur. »

« Certains moralistes n'ont qu'un riche plafond au-dessus d'eux. D'autres ont le ciel étoilé. »

Et, cherchant l'infini dans la nature, il mène sa pensée sous le ciel libre d'où rayonnent les vérités originelles, les vérités qui n'ont pas encore vécu parmi les hommes et qui sont ingénues et graves comme l'évangile. .

Les meilleurs messages nous viennent de la nature pourvu que nous cherchions dans la nature le reflet de notre âme.

« La nature mieux que les livres nous enseigne, dit-il, pleine d'accents intimes elle nous révèle à nous mêmes et montre partout des expressions divines. »

» Je sens qu'elle n'est la fin de rien et cependant ses mirages me fascinent !... »

Il cède à la fascination parce qu'il sait que ces mirages ne sont que les apparences multiformes de la divinité qui retentit en lui.

Une aspiration unique domine ces livres ; elle se manifeste en ces maximes, ces aphorismes qui se répètent comme des lueurs à la crête des vagues pour indiquer la direction constante du courant. Mais tout ce qui touche au sentiment, dans ces livres, est mobile et ondoyant.

Il veille à raviver l'idée par l'image, à réincarner perpétuellement la pensée et c'est ce qui fait que ces livres sont vivants, qu'on y revient, qu'on s'y attache, qu'on y découvre à chaque lecture des aspects nouveaux.

Malgré que la forme en soit claire, transparente, on n'en voit pas le fond.

Comme il arrive dans notre pays de races mélées, Pirmez a quelque chose de germain et quelque chose de latin.

En lisant ses notes de voyages on devine vers quoi il tend.

Le gothique l'effraie non à cause de sa sévérité ni de sa tristesse septentrionale, mais à cause de ses oppositions violentes et de son relief un peu barbare.

Il tend vers l'unité, la simplicité, l'harmonie.

Par son éducation littéraire, Pirmez a été imprégné de la calme beauté hellénienne. C'est un monde perdu qu'évoque son souvenir.

Il aspire à le retrouver illusoirement.

C'est pourquoi il va de préférence vers les contrées de Virgile et de Platon. C'est là qu'il lira le mieux sa propre légende. Pour lui, ces contrées sont plus que toute autre, imprégnées d'héroïsme. Il s'y recueille. Il y considère la vie sous l'aspect éternel et tout lui devient présent : le passé par ses souvenirs et l'avenir par ses rêves.

« Je lisais Théocrite lorsqu'une grande voile cinglant vers le Midi, vint à paraître par delà le Lido. C'était un vaisseau marchand qui allait passer le canal d'Otrante et voguer vers l'Archipel grec. J'eusse voulu pouvoir l'aborder et me transporter aux contrées de lumière chantées par tant de poëtes, aux lieux déserts où l'âme bouleversée de Byron trouva une paix inattendue. Comme nous sommes loin de l'idéal que nous entrevoyons! où trouver cette poésie complète sentimentale et réfléchie qui puisse allier l'esprit nouveau à la beauté de la forme antique? »

Quelle mélancolie dans la sérénité de ces paroles !... Mélancolie suscitée par l'antagonisme des deux civilisations aux confins desquelles il se trouve. Pour quelques mois il a fait de Florence sa patrie adoptive ; Florence, l'héritière de la Grèce, la ville de Fra Angelico, Vinci, Dante.

L'esprit moderne s'éveille. Loin de s'éteindre, l'art se surexcite, s'enfièvre. Les formes demeurent admirables en leur pureté mais la tristesse les anime qui fait descendre du ciel dans les yeux des Madones.

Le christianisme est venu. On sent passer sur soi le souffle troublant de cette beauté dont les dieux antiques n'offraient le plus souvent que des images reposées.

Le christianisme a révélé des profondeurs de l'être ; il a creusé un gouffre où s'affaissent les formes heureuses pour se recomposer dans l'esprit.

Il a conçu une humanité nouvelle. Il a fait entrevoir un idéal profond et complexe où la vie s'accorde avec la souffrance.

Popularisant le thème ésotérique des anciennes religions et de la philosophie grecque, il a imposé

à tous les hommes le devoir de se posséder et de chercher l'harmonie à travers leur conscience.

La charmante quiétude païenne n'est plus possible.

Comme tous ceux qui travaillent à reconstituer une synthèse avec les éléments de la vie moderne, Pirmez ressent la souffrance inhérente à une telle conception. Il éprouve des doutes, des hésitations, des dépressions d'âme; mais, comme il ne cesse pas de considérer la nature subjectivement et de chercher l'essence à travers les apparences, il ne pourra pas se désorienter.

Il en est autrement de ce frère auquel il a consacré la biographie romanesque intitulée : *Rémo*.

Rémo est un rêveur aussi, c'est à dire qu'il conçoit, d'une conception absolue, une vie meilleure que celle que nous possédons.

Il croit trouver dans une doctrine nouvelle le moyen de la réaliser. Il croit, comme beaucoup d'autres l'ont cru, que les hommes vont enfin connaître à fond cette nature qui les domine et qu'ils pourront installer matériellement le bonheur sur la terre.

Ce qu'il y a de jeune et de vigoureux dans ces idées séduit son désir d'action. Il ne voit pas que sa pensée haute et son cœur passionné ne pourront jamais s'accommoder d'une doctrine qui raccourcit l'esprit humain pour lui donner une portée pratique et que vouloir agir socialement avec une âme de poëte c'est contrevenir à soi-même; c'est, selon un mot si expressif de Maeterlinck « paralyser la destinée. »

Il n'écoute pas la voix fraternelle qui lui dit que ce qui est éternellement nécessaire aux hommes c'est la vie essentielle; que c'est en eux, non autour d'eux qu'il faut faire le bonheur; qu'avec la passion de son temps on peut alimenter la pensée qui s'épanouit par dessus les siècles; qu'enfin, il faut « créer l'avenir » : pour cela, s'élever dans l'esprit en laissant au hasard le soin des courants favorables qui emporteront les semences de l'esprit germer où la terre est bonne... et la terre deviendra meilleure à mesure qu'on y multipliera les sources de beauté.

A la fin du livre, le biographe se reproche d'avoir peut être entravé la liberté de Rémo par

des conseils. Il se demande s'il ne l'a pas immobilisé dans la tourmente; si ce n'était pas ce qu'il fallait à ce cœur fougueux pour briser ses entraves et aller retrouver très loin de là sa voie profonde sous un ciel rasséréné.

Ce doute atteste son respect de la liberté des êtres et son désir de laisser l'avenir ouvert à toutes les pensées.

C'est une véritable tragédie qui se joue entre ces deux frères dont les vues se disjoignent de plus en plus.

Elle devient poignante quand on songe que par le fond de leur nature ils n'ont pas cessé d'être identiques. Quand deux êtres aussi fortement attachés l'un à l'autre ne s'entendent plus, c'est comme si de la folie s'était glissée entre eux. C'est comme si un être unique ne s'entendait plus soi-même.

Il faut lire ce livre de psychologie contemporaine. La pensée qui le domine est selon nos tendances et la passion de Rémo donne un relief singulier aux idées adverses qui s'y agitent.

Il faut lire ce livre comme on lirait un

roman, d'un trait jusqu'à son dénoûment tragique.

On sort de cette lecture profondément remué en songeant à cette parole de Wagner : « Tout est étrange comme dans un rêve, sinon, tout serait mortellement douloureux !... »

*Mortellement !...* Le mot convient malheureusement à l'histoire de Remo.

Mais cette mort violente — accidentelle — qui termine logiquement cette vie tourmentée n'est-elle pas un dénoûment imaginaire ? Rémo est-il mort ? A-t-il même existé ?... Nous ne le croyons pas ; nous n'en avons pas l'impression.

Pour nous Remo s'implique en celui qui nous le révèle. Ils sont vraiment bien réunis par la force de sympathie du poëte qui peut dire : « Je porte deux vies en moi. »

Les deux figures nous apparaissent comme les aspects d'un même être traversant une crise morale.

Maintenant la crise est passée ; la dissonance va se résoudre.

***

Le poëte aussi, à la fois très sensitif et très actif, influencé par la double vie moderne, a eu le désir d'agir, puis il a dirigé tout son désir vers sa pensée.

Il ne faut pas croire que sa rêverie soit causée par une paresse à vivre. Son âme en apparence calme comme un lac a été agitée dans ses profondeurs, mais les tempêtes n'en ont pas ridé la surface et le ciel a pu s'y refléter en paix.

Autour de cette pensée qui nous semble immobile il mène toute une existence d'exercices physiques, de promenades, de chasses, de chevauchées et, dans ses voyages, ne se donne-t-il pas la sensation de réaliser son œuvre en étendue ?

Parti pour délivrer la vie captive au fond de l'inconnu, il a voyagé en chevalier errant. Son âme, fidèle gardienne, l'accompagnait. Elle l'a ramené au foyer.

Plus il allait, plus il se rapprochait du foyer. Il y est revenu sans positivement le vouloir, sans choisir les chemins pour cela, comme si ces chemins, quels qu'ils fussent, devaient le porter naturellement vers ce qui est, à la fois, le point de départ et le but.

Lui aussi a désiré presser entre ses bras, sur sa poitrine tout le monde créé, mais ce n'est pas par des moyens directs qu'on peut atteindre à l'universalité des êtres pour les secourir. Au lieu d'épandre nos pensées et nos sentiments, élevons les. Concentrons la vie, cultivons la dans une solitude d'où elle s'élève en clarté. Qu'elle rayonne de haut afin qu'on la voie de loin et que, par la force de sa douceur, elle attire les désolés.

Il écrit à un ami : « Désormais je vais m'efforcer de demeurer bien obscur dans ma vallée afin de grandir ma joie intérieure » et après tant de pages datées de France, d'Allemagne, d'Italie, c'est avec une telle joie qu'il date du château d'Acoz ses pages de retour :

« La soirée était douce, l'atmosphère tranquille, le ruisseau coulait lentement emportant les feuilles jaunies qui se détachaient des grands arbres. Je suis rentré sans bruit dans ma vallée, comme j'en étais sorti, y rapportant d'autres espérances et des regrets nouveaux. Des villageois qui goûtaient la fraîcheur du soir sur le seuil de leur porte m'ont salué avec surprise et joie. Les enfants se rassem-

blaient, et je les entendais qui s'entredisaient mon nom. Quand, au détour du grand chemin, j'ai revu les vergers, les bois et la longue avenue de pins où j'ai si souvent promené mes rêves et mes désirs, j'ai compris l'inanité de ma vie d'aventures. Ce monde heureux qu'on cherche par ses yeux, c'est en son cœur qu'on doit le trouver... »

« ...J'ai suivi les sentiers du bois où, par les matinées de printemps, je poursuivais l'ombre du bonheur ; je suis allé au village de Villers par le chemin rocailleux du Calvaire, pour revenir au parc en traversant le plateau de Montbrival. Il n'y avait plus de primevères au penchant des côteaux ; les oiseaux de l'été ne chantaient plus qu'en des régions lointaines et les charmilles étaient effeuillées ; mais d'autres images et d'autres bruits aussi connus venaient réveiller mes souvenirs : ces jours d'octobre enveloppaient comme d'un voile ces belles heures de la saison heureuse et m'y enfermaient avec elles. Chataigniers, genèvriers, bouleaux à la cime frissonnante, tilleuls des clairières, peupliers chargés de gui, arbres de toutes sortes qui tendez vos branches

comme autant de bras vers la lumière, je reviens parmi vous, témoin invisible de vos efforts pour atteindre aux sources de la vie. Vous serez désormais mes compagnons de chaque jour, vous serez mes exemples pour que j'apprenne à vivre paisible dans la houle incessante des désirs et des regrets. Plus faible que vous, isolé, privé d'appui à la terre ferme, pourrai-je m'élever en l'unité de mes aspirations, et les évènements adverses ne viendront-ils pas briser le rayon de mon regard intérieur? J'ai souvent erré en esprit, prenant mes caprices pour des marques de mon indépendance; ne me faudra-t-il pas errer maintes fois encore, victime de cette liberté même qui, pourtant, fait notre seule gloire? Aux avertissements de la nuit, je suis redescendu dans la cour déserte, écoutant frémir les feuillages morts et crier le vent aux vitraux brisés de la chapelle. Un feu de pommes de pin avait été allumé dans mon foyer; la lueur de la résine faisait ondoyer les cloisons et les statues sous ses reflets bleuâtres. Ce fut le feu de joie qui fêta mon retour. Je le regardai

lentement s'éteindre, consumant dans ses flammes bien des espérances chimériques. »

***

Ceux qui se sont promenés à travers la campagne d'Entre Sambre et Meuse connaissent la vallée d'Acoz — qu'on prononce là-bas : ACO d'une prononciation courte à la manière wallonne. — Aux environs du château de Presles l'agitation industrielle a cessé, la terre s'éclaire, respire, redevient heureuse, le paysage se recompose.

On dépasse le château de Presles, on parcourt une drève sombre, on traverse un petit bois et, laissant le village de Villers-Potterie dont quelques maisons tapissées d'espaliers semblent garder l'entrée, on descend par une allée étroite et rapide dans la vallée d'Acoz. Cette allée longe le parc qui entoure le château de la famille Pirmez. De ce côté le parc est découvert. On aperçoit, sur un fond boisé, le château d'il y a deux siècles, sa tour angulaire, son large fossé bordé de vieux arbres, ses murs gris dont le pied plonge dans une

eau triste où voguent des cygnes, et l'on éprouve la mélancolie des lieux où commence à s'élaborer le souvenir.

La vallée n'est qu'un pli de terrain large comme la route.

L'église, en face du château, le regarde du haut d'une colline où s'étagent quelques maisons parmi des vergers.

La physionomie du petit village est faite de coquetterie et de recueillement.

Ceux qui y habitent ignorent ce qui s'y est accompli, mais ils subissent le charme apaisant de cette vallée féconde et, peut-être, en présence de ce château sévèrement architecturé dans son parc mélancolique, ressentent-ils quelque chose de ce qu'ont pu concevoir ici la pensée et la sensibilité du poète.

Nous qui avons lu ses livres, rappelons-nous le conseil qu'il nous donne d'aller relire les poètes au milieu des paysages où ils ont vécu.

Après avoir reçu et accueiili sa pensée, allons la raviver parmi les choses et les êtres qui ont eu son affection et ses regards.

Dans une de ses *Lettres à José*, — un livre posthume qui contient bien des pages simples et profondes, — il écrit :

« Ce matin je me suis promené avec ma mère dans le jardin, parmi les parterres de fleurs transies qui se meurent insensiblement. Des papillons et de grosses mouches étaient engourdis dans les calices des astères bleues. En passant près du vieux cadran solaire, j'en ai relu l'inscription ; je me suis redit les paroles de Pindare : « La vie » est le songe d'une ombre. »...

« Dans quelques années peut-être, la mère et le fils ne seront plus de ce monde... Le vieux manoir enfoncé dans ses hautes touffes de lilas, discret témoin de tant d'entretiens, se taira sur nous... Peut-être la gaîté et les joies frivoles règneront-elles en ces lieux si pleins de nos méditations quotidiennes.

« Que cela soit! Mais que du moins, en vous regardant, triste demeure, les survivants se pénètrent parfois du songe d'avenir qui nous inquiéta. »

Cette parole suscite notre piété.

Afin de mieux perpétuer le songe, gardons-lui

son décor émouvant et que ce château du parc, ce morceau de terre sacrée de la vallée d'Acoz où Octave Pirmez a vécu, deviennent le but d'un pèlerinage intellectuel pour aider à communiquer et à commémorer son œuvre.